Document generated on 06/06/2025 4:05 p.m.

**Recherches sociographiques**

# Joseph SCHULL, *Laurier*, traduit par Hélène J. Gagnon

Jean-Charles Bonenfant

Volume 11, Number 1-2, 1970

La Basse-Côte-Nord du Saint-Laurent

URI: https://id.erudit.org/iderudit/055499ar
DOI: https://doi.org/10.7202/055499ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bonenfant, J.-C. (1970). Review of [Joseph SCHULL, *Laurier*, traduit par Hélène J. Gagnon]. *Recherches sociographiques*, *11*(1-2), 201–204. https://doi.org/10.7202/055499ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1970

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Marcel TRUDEL, *Atlas de la Nouvelle-France. An Atlas of New France.* Québec, Presses de l'Université Laval, 1968, 219 p.

Cet ouvrage constitue une refonte de l'*Atlas historique du Canada français des origines à 1867* (publié en 1961), qui, lui-même, avait succédé à une *Collection de cartes anciennes et modernes pour servir à l'étude de l'histoire de l'Amérique et du Canada* (publiée en 1948). Il s'agit donc d'une œuvre préparée de longue main, soumise à l'épreuve de l'usage, remaniée suivant les besoins de l'enseignement de l'histoire canadienne et bénéficiant de la longue expérience de Marcel Trudel.

Les 95 cartes qui forment l'*Atlas* se répartissent ainsi: 8 documents couvrent la période antérieure à 1520, c'est-à-dire la préhistoire de la Nouvelle-France; 19 cartes portent sur le XVI^e^ siècle; 12 ont pour sujet le XVII^e^; 19 portent sur le XVIII^e^; la période de la conquête est traitée en 9 cartes; enfin 14 cartes sont consacrées au peuplement de la Nouvelle-France laurentienne, tandis que 14 autres portent sur les villes.

En règle générale, les cartes qui composent cet *Atlas* sont la reproduction de documents d'époque. Les originaux ont été photographiés dans certains dépôts d'archives, notamment au Séminaire de Québec. Dans bien des cas, les cartes proviennent de divers ouvrages qui les avaient déjà reproduites. Enfin Marcel Trudel a lui-même inventé dix-neuf cartes à partir de diverses sources: les plus remarquables de ses cartes sont probablement les trois qui portent sur les seigneuries, objet de longues recherches par l'auteur.

À cet ouvrage d'une utilité incontestable pour l'enseignement et la recherche on ne peut faire que des reproches mineurs. La reproduction photographique n'est pas toujours heureuse et certaines cartes sont pratiquement illisibles: c'est là un problème technique auquel l'éditeur aurait dû porter attention en retouchant les films et les gravures. Toutes les cartes anciennes ont été réduites pour loger dans le format de l'*Atlas*; aussi aurait-il fallu, croyons-nous, indiquer chaque fois les dimensions du document original. Bien souvent enfin les noms géographiques et les légendes sont absolument illisibles et il devient donc presque impossible d'utiliser le document: c'est le cas notamment de la carte numéro 1, représentant le Vinland, et des cartes 5, 6, 17, 20, 28, etc. Dans une prochaine édition, nous suggérons que l'on reproduise, à la suite du commentaire de l'auteur, tous les éléments de lecture que la réduction et la technique photographique ne permettent pas de mettre suffisamment en valeur.

Un pareil atlas permet d'étudier bien des problèmes intéressants. Par exemple, il est possible de suivre l'évolution toponymique et territoriale du Labrador à travers plusieurs documents (cartes 12, 17, 18, 19, 20, 25, 26, etc.). L'évolution du peuplement de la Nouvelle-France est bien illustrée par plusieurs planches consacrées aux seigneuries et aux villes: quelques cartes de répartition de la population à diverses dates trouveraient toutefois leur place dans cette section de l'ouvrage. Le professeur et l'étudiant, grâce à cet *Atlas*, peuvent améliorer grandement l'enseignement et l'étude de l'histoire et de la géographie historique. L'auteur a honorablement atteint son but: « rendre accessible à l'enseignement et à la recherche la consultation de cartes rares ou intéressantes . . . ».

Fernand GRENIER

*Institut de géographie,*
*Université Laval.*

Joseph SCHULL, *Laurier*, traduit par Hélène J. Gagnon, Montréal, HMH Ltée, 1968, 532 p.

Depuis longtemps, pour les Canadiens français du Québec, Laurier est un mythe au sens fondamental du mot, c'est-à-dire une image simplifiée qu'une collectivité peut se faire d'un individu. Les contemporains de l'homme, qui fut premier ministre du Canada de

1896 à 1911, l'ont idéalisé pour des motifs qui ont pu varier. Tous semblent avoir été conquis par un charme et un panache que ne faisaient pas connaître autant qu'aujourd'hui des media de communication plus restreints mais qu'une vision fugace enveloppait peut-être de plus de mystère. Pour les partisans, c'était l'homme qui avait enfin vaincu l'hégémonie du parti conservateur, qui avait en bonne partie renvoyé les évêques à leur juridiction ecclésiastique et qui avait prouvé que les plus grandes ambitions étaient possibles aux fils des vaincus. Même les adversaires du grand homme le respectaient et, comme Henri Bourassa, furent touchés par la solitude et la dignité de ses dernières années dans l'opposition. Par ailleurs, les attaques passionnées des nationalistes canadiens-français, surtout au cours des élections de 1911, ont laissé subsister dans la tradition populaire de vagues accusations de « traîtrise à sa race », de soumission à l'impérialisme britannique et de duplicité.

Pour se renseigner sur Laurier et le juger, l'étudiant canadien-français n'avait jusqu'ici aucun ouvrage d'envergure en langue française. Certes, en 1919, L.-O. David avait publié *Laurier, sa vie, ses œuvres,* mais quel que fût l'intérêt du témoignage, c'était celui d'un vieil ami adulateur et reconnaissant, écrivant d'ailleurs sans aucun recul historique. En français, une biographie de Laurier parut en France, chez Flammarion, en 1931. Elle avait pour auteur Robert Rumilly, dont ce fut le premier ouvrage sur l'histoire canadienne. C'est encore dans les vingt-quatre premiers tomes de l'*Histoire de la Province de Québec* du même auteur qu'on trouve en français le plus de renseignements sur Laurier. Ces renseignements sont dispersés au gré des événements, mais ils se regroupent jusqu'à un certain point dans le *Henri Bourassa* publié en 1953, la biographie de ce dernier ne pouvant pratiquement s'écrire qu'en fonction de celle de l'homme qu'il combattit pendant la plus grande partie de sa carrière.

En anglais, Laurier eut son biographe deux ans après sa mort lorsque, en 1921, Oscar D. Skelton publia *Life and Letters of Sir Wilfrid Laurier,* ouvrage qui a connu une sorte de résurrection par sa réédition en 1965 dans The Carleton Library. C'est une étude utile mais sévère; même un peu terne, qui n'a jamais été traduite en français. Laurier n'avait donc pas connu comme ses deux prédécesseurs, John A. Macdonald, grâce à D. G. Creighton, et Alexander Mackenzie, grâce à Dale C. Thomson, une biographie de qualité. On peut affirmer avec quelques réserves que cette lacune a été comblée par le livre de Joseph Schull dont l'original a paru en anglais, en 1965, chez Macmillan, sous le titre de *Laurier: The First Canadian.* Notons que le titre français n'a pas reproduit le jugement formulé en anglais, peut-être pour éviter la difficile traduction de « Canadian » depuis que Michel Brunet a donné au mot un sens spécial.

Joseph Schull n'est pas un historien de métier, mais c'est plutôt un polygraphe sans vouloir donner un sens péjoratif à l'appellation dont les dictionnaires coiffent des esprits aussi prestigieux que Diderot. Il publia d'abord des poèmes. Pendant la seconde Grande Guerre, il fit partie des services de renseignements. En 1950, dans *The Far distant ships,* il fut l'historien officiel de la participation du Canada à la guerre navale et, en 1958, il publia l'histoire de la Banque Toronto-Dominion. Il donna aussi à la radio et à la télévision plusieurs textes et c'est à la demande de la Société Radio-Canada qu'il entreprit d'étudier la vie de Laurier. Un éditeur lui demanda de compléter le travail pour en faire une courte biographie qui, grâce à une bourse du Conseil des Arts du Canada et à l'intérêt du périodique *Weekend,* s'est transformée en un ouvrage de plusieurs centaines de pages. L'auteur ne s'est donc pas livré personnellement à de grandes recherches originales, mais il a admirablement assimilé les travaux existants et il a reçu jusqu'à un certain point la bénédiction des historiens professionnels sous la plume du biographe de John A. Macdonald, D. G. Creighton, qui écrit dans *The Canadian Historical Review* (décembre 1966): « He (Schull) has read widely in printed and manuscript sources » et qui terminait sa recension par ces mots: « It will be read with interest and pleasure by students and general readers for a long time to come. »

On oublie facilement que Laurier allait avoir 55 ans lorsqu'il devint premier ministre du Canada en 1896, ce qui fait que plus que la moitié de la biographie est, avec raison, consacrée à la jeunesse de l'homme politique, à sa montée dans le parti libéral et au développement de ce parti qui, pendant près d'un demi-siècle, avait été en butte aux attaques du clergé catholique dans le Québec. La lutte cruelle et parfois farfelue des Libéraux et des Ultramontains dans la seconde partie de notre XIXe siècle a été un des phénomènes les plus intéressants de notre histoire et on peut encore en relever des traces dans notre société contemporaine. Laurier en fut un des acteurs les plus importants. Schull consacre un chapitre, le sixième, à la fameuse conférence prononcée par Laurier à Québec, en 1877, sur le libéralisme politique. C'est un texte qui nous semble aujourd'hui assez ampoulé et qui ne nous frappe guère à une époque où sont bien séparés les domaines de Dieu et de César; même à son époque, Laurier ne faisait que répéter ce que bien des Libéraux avaient écrit avant lui, mais l'événement arrivait à son heure et il est demeuré décisif dans notre histoire. Comme l'écrit Schull (p. 108), avec un peu de grandiloquence, « il n'avait rien inventé, il n'avait même pas posé l'énigme de l'homme devant Dieu et de l'homme devant l'État: il ne le ferait jamais. Mais il avait ouvert des fenêtres; la lumière du jour avait chassé l'obscurité médiévale. »

La crise des écoles du Manitoba, qui constitue un tournant de l'histoire politique du Canada est racontée avec clarté et brio. Elle se termine par les élections de 1896, la fin de l'ère de Sir John A. Macdonald, la victoire de Laurier contre le clergé catholique du Québec. Évidemment les évêques continuèrent à attaquer le premier ministre; ils se plaignirent à Rome, mais l'influence de l'Église ne pourra longtemps survivre dans la politique. À ce propos, Schull cite un texte de Laurier (p. 275) qui, jeune, avait « mangé du curé », mais qui, à l'âge mûr, retrouvait de véritables sentiments religieux. Le 28 novembre 1896, le nouveau premier ministre écrivait à son ami L.-O. David: « Il est étrange que ces violences, cette ignorance des choses de notre temps, cette guerre qu'on nous livre, loin de m'éloigner de l'Église, m'en rapprochent. Je suis en proie à un singulier travail. Je n'ai pas le temps de l'analyser, mais je le sens. Je sens surtout jusqu'à quel point la religion transcende tout ce qui se fait au nom de la religion. »

Quelque cent-cinquante pages, c'est-à-dire moins du quart de l'ouvrage, sont consacrées aux années qui s'étendent de 1896 à 1911, c'est-à-dire au règne de Laurier comme premier ministre. On s'arrête volontiers aux pages qui traitent de Laurier face à l'impérialisme britannique. Il fut pour plusieurs un traître à sa race, et les attaques injustes d'Henri Bourassa et d'Armand Lavergne ont survécu dans bien des milieux canadiens-français, mais l'histoire sérieuse voit autrement les événements et surtout elle ne peut s'empêcher de souligner l'injustice, pour ne pas dire la malhonnêteté de la campagne qui, dans le Québec, se termina, en 1911, par la défaite de Laurier. Le biographe cite un texte révélateur (p. 430) de l'ambiguïté dans laquelle se trouve fréquemment un premier ministre du Canada d'origine canadienne-française. « Je suis, disait-il, au cours de la campagne de 1911, marqué au Québec comme un traître aux Français et, en Ontario, comme un traître aux Anglais. Au Québec, je suis traité de *jingo* et, en Ontario, d'anti-impérialiste. Je ne suis ni l'un ni l'autre. Je suis un Canadien. Le Canada a été l'inspiration de ma vie. J'ai toujours eu devant moi, comme un pilier de feu durant la nuit et un pilier de nuage durant le jour, une politique de véritable canadianisme, de modération, de conciliation. »

Les dernières années de Laurier dans l'opposition sont touchantes. Le vieillard — il a fêté ses soixante-dix ans quelques mois après sa défaite en 1911 — fut d'abord un brillant chef de l'opposition, mais la guerre, la division du pays, l'abandon de ses partisans canadiens-anglais le meurtrirent. Il meurt le 17 février 1919 et un peu dans le style de Barrès racontant les funérailles de Victor Hugo, Schull termine sa biographie par ces mots: « Partout, à travers le pays, les drapeaux recommencèrent à claquer au faîte des mâts, et l'homme entra dans la légende. »

Il est intéressant de comparer l'édition publiée en anglais et la traduction qu'on en a donnée en français. On trouve certaines différences à part celle du titre que j'ai signalée plus haut. Par économie sans doute, on n'a pas reproduit dans la seconde les intéressantes photos de la première. Je ne sais trop pourquoi on n'a pas donné en français une phrase d'Israël Tarte, qui date de 1896, et qui sert d'exergue à l'édition anglaise. Elle prédisait admirablement les quinze prochaines années de Laurier. Je n'ai pas comparé ligne par ligne le texte de Schull et la traduction d'Hélène Gagnon, mais je puis dire que cette dernière suit assez fidèlement l'original et que la traductrice, avec sa grande expérience dans le domaine, a accompli un bon travail. Je lui reprocherais cependant quelques fautes typiquement canadiennes-françaises comme « en autant que » et « tel que » employé avec un participe. Dès les premières lignes, on remarque aussi un procédé qui n'existe pas en anglais: le passage subit du passé au présent. Je sais bien que c'est permis dans le feu du récit, mais la traductrice me semble en avoir quelque peu abusé. Enfin, je sais tout le travail qu'exige la fabrication d'un bon index, mais je déplore quand même qu'il n'y en ait pas un en français alors qu'il en existe un en anglais.

Des thèses nous apporteront des détails inédits sur la carrière de Laurier et permettront de formuler de nouveaux jugements sur certains de ses aspects; la biographie de Schull sera complétée et dépassée au point de vue scientifique, mais elle demeurera un livre honnête, bien fait et surtout de lecture agréable en anglais aussi bien qu'en français.

Jean-Charles BONENFANT

*Faculté de droit,*
*Université Laval.*

Rémi SAVARD, *Mythologie esquimaude. Analyse de textes nord-groenlandais*, Québec, Centre d'études nordiques de l'université Laval, 1966, 242 p. (Travaux divers, 14).

Intéressé comme beaucoup de chercheurs en sciences humaines par la clef de l'interprétation des mythes, l'auteur se situe dans la perspective structuraliste de l'analyse mythique. Sa documentation consiste en 211 textes de la collection publiée en 1951 par le professeur Erik Holtved, du Musée national de Copenhague. L'ouvrage comporte un répertoire ethnographique, complété par les représentations mythiques telles que dégagées des textes. En introduction, l'auteur nous présente les textes, les narrateurs des récits et le problème de l'analyse mythique.

La première grande division, le répertoire ethnographique, regroupe les concepts sous quatre chapitres: 1° une liste de termes astronomiques, zoologiques, botaniques et anatomo-physiologiques; 2° les termes technologiques; 3° les faits sociaux: noms propres, termes de parenté, mots servant à désigner les populations étrangères; et, finalement, 4° des données religieuses: chamanisme, techniques extraordinaires, métamorphoses. Cette section donne un aperçu de la richesse des concepts qui ressortent des textes et sert de point de repère pour les spécialistes qui pourraient s'y intéresser. Elle peut aussi avoir une valeur linguistique, bien que l'auteur, sans prétentions en ce domaine, montre ici une prudence rigoureuse.

C'est dans la deuxième partie que l'auteur nous présente son hypothèse principale sur le contenu des textes. Par une juxtaposition ni chronologique ni nécessairement géographique, il extrait des textes une impression thématique d'ensemble, une certaine cohérence de la vision mythique et les problèmes concrets que pose chaque récit. En regroupant les unités d'analyse (substantifs sortis de contextes divers) comme une sorte de méta-langage et en considérant les unités mythiques, il dégage de chaque groupe de récits des oppositions fondamentales caractéristiques de la perspective structuraliste. De ces oppositions, il